

**Zeitschrift:** Revue Militaire Suisse  
**Herausgeber:** Association de la Revue Militaire Suisse  
**Band:** 45 (1900)  
**Heft:** 10

**Artikel:** Manœuvres de montagne : Gothard et Bernardin  
**Autor:** Feyler, F.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-337771>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 17.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## MANŒUVRES DE MONTAGNE

---

### GOTHARD ET BERNARDIN

---

Pendant longtemps, les manœuvres en montagne ont été peu en honneur en Suisse. La constatation est curieuse à faire. Il semblerait que dans ce pays où le terrain de montagne est le plus fréquent, les troupes doivent être rompues, autant que le permet le système des milices, aux exercices sur les hautes Alpes. Il y faut, il est vrai, des hommes dont l'instruction militaire soit assez avancée pour surmonter, sans trop de difficultés, les obstacles inhérents à ce genre d'opérations. Il paraît que, peu à peu, nous avons atteint ce degré nécessaire d'instruction, puisque les exercices de montagne, après avoir été longtemps réservés aux bataillons de recrues d'infanterie, sont maintenant exécutés par des régiments d'élite, des régiments combinés.

Il est donc intéressant, et utile croyons-nous, d'examiner d'un peu près ce qui s'est passé au Gothard, à l'occasion des exercices du 30<sup>e</sup> régiment d'infanterie contre les troupes de la garnison, et au Bernardin à l'occasion des manœuvres des deux régiments de la XVI<sup>e</sup> brigade d'infanterie.

Notre intention n'est pas de revoir en détail tous les mouvements exécutés. A cet égard, la plupart des lecteurs doivent être renseignés. La presse quotidienne s'est abondamment occupée des manœuvres de cette année-ci, de celles du Gothard en particulier. Nous nous bornerons en conséquence à exposer sommairement l'ensemble des opérations, pour insister ensuite sur quelques points, à notre avis plus spécialement intéressants.

\* \* \*

Les détachements en présence comprenaient : d'une part, le 30<sup>e</sup> régiment d'infanterie, dans lequel, à côté des bataillons

valaisans 88 et 89, le 90<sup>e</sup> bataillon grison avait été remplacé, pour des motifs d'économie budgétaire, par le 87<sup>e</sup> uranien, appartenant à la garnison du Gothard ; le 11<sup>e</sup> escadron bernois de dragons ; le 2<sup>e</sup> groupe, batteries n<sup>o</sup> 3 fédérale et n<sup>o</sup> 4 grisonne, du régiment d'artillerie de montagne. Le commandant de ce détachement, qui relevait d'un corps supposé dit de l'Ouest, était le lieutenant-colonel Brugger, commandant du 30<sup>e</sup> régiment d'infanterie.

D'autre part, les troupes suivantes de la garnison du Gothard : le bataillon 47 d'Unterwald ; la II<sup>e</sup> division, compagnies 4 et 5 d'artillerie de forteresse, les compagnies 7 et 8 de la IV<sup>e</sup> division de position, les compagnies d'observateurs n<sup>o</sup> 2, de mitrailleurs n<sup>o</sup> 1, de sapeurs de forteresse n<sup>o</sup> 1, enfin un détachement sanitaire. Ces troupes, qui appartiennent à un corps supposé de l'Est, ont été placées sous le commandement du lieutenant-colonel Egger, commandant du front Ouest du Gothard.

Comme directeur des manœuvres avait été désigné le colonel Keyser, commandant du front Sud du Gothard. Voici, nous la rappelons pour mémoire, la situation générale arrêtée par le directeur, pour servir de base aux exercices des 7 et 8 septembre :

Une division Ouest remonte la vallée du Rhône, avec pour objectif le Gothard. Le 6 au soir, un bataillon de son avant-garde occupe le col de la Furka.

Le gros de la division se trouve dans la vallée supérieure du Rhône : elle a détaché des troupes sur la Grimsel pour couvrir son flanc gauche.

Une division Est se rassemble dans la région du Gothard. Son commandant dirige un détachement combiné sur la Furka, avec ordre de s'opposer énergiquement à toute marche en avant de l'ennemi. Aussitôt que des renforts lui seront parvenus, le détachement prendra l'offensive et rejettera l'ennemi au delà de la Furka.

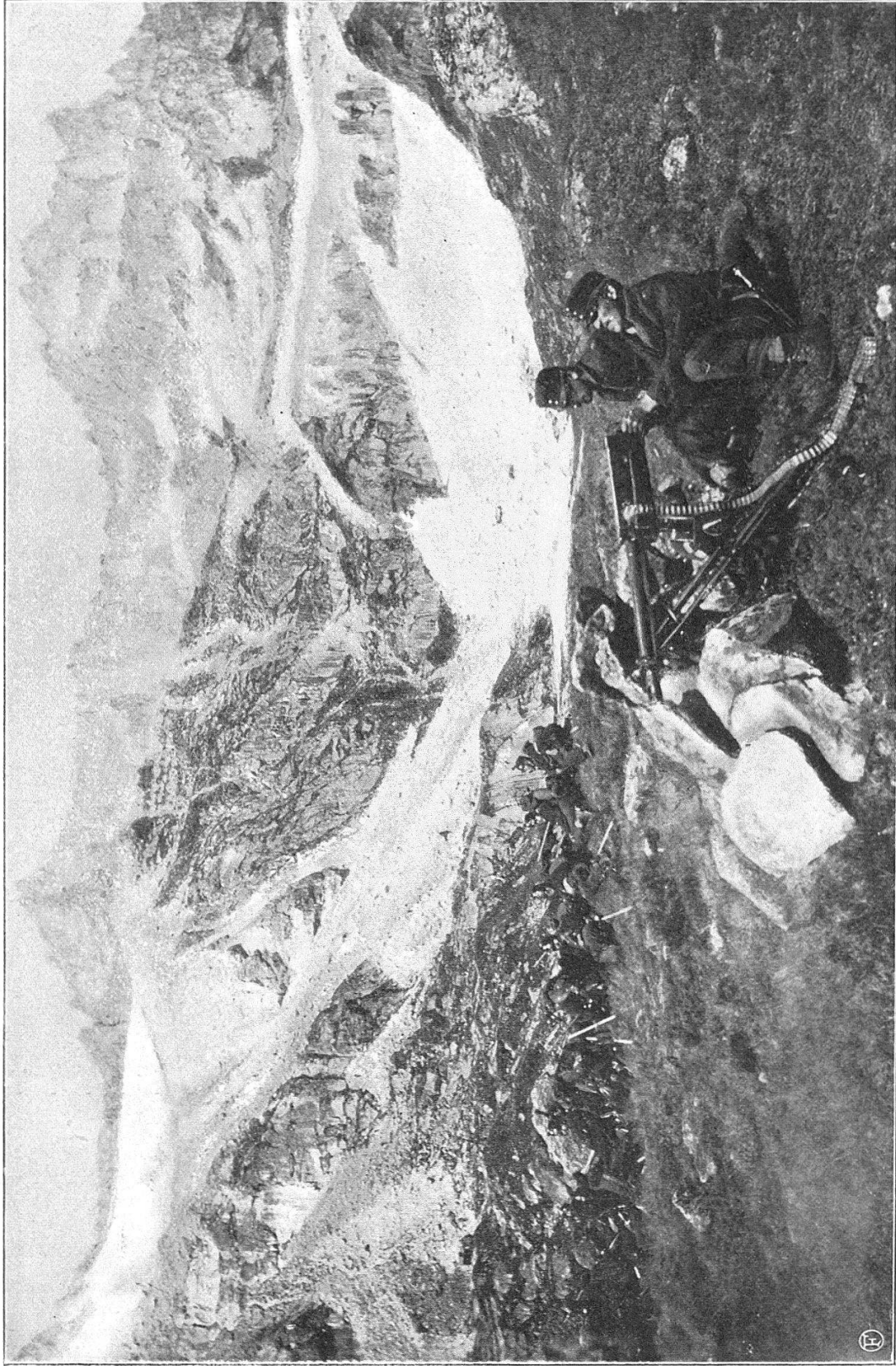
Du Sud, aucune attaque à redouter.

Les ouvrages fortifiés qui commandent la Furka sont censés inexistantes.

Les marches de concentration commencèrent le 4 septembre.

L'escadron 11, rassemblé ce jour-là à Meyringen, passa le col de la Grimsel pour se trouver le 6, dans l'après-midi, à Gletsch.

Les bataillons 87 et 47 furent réunis à Erstfeld et à Altorf. Transportés en chemin de fer à Göschenen, ils arrivèrent

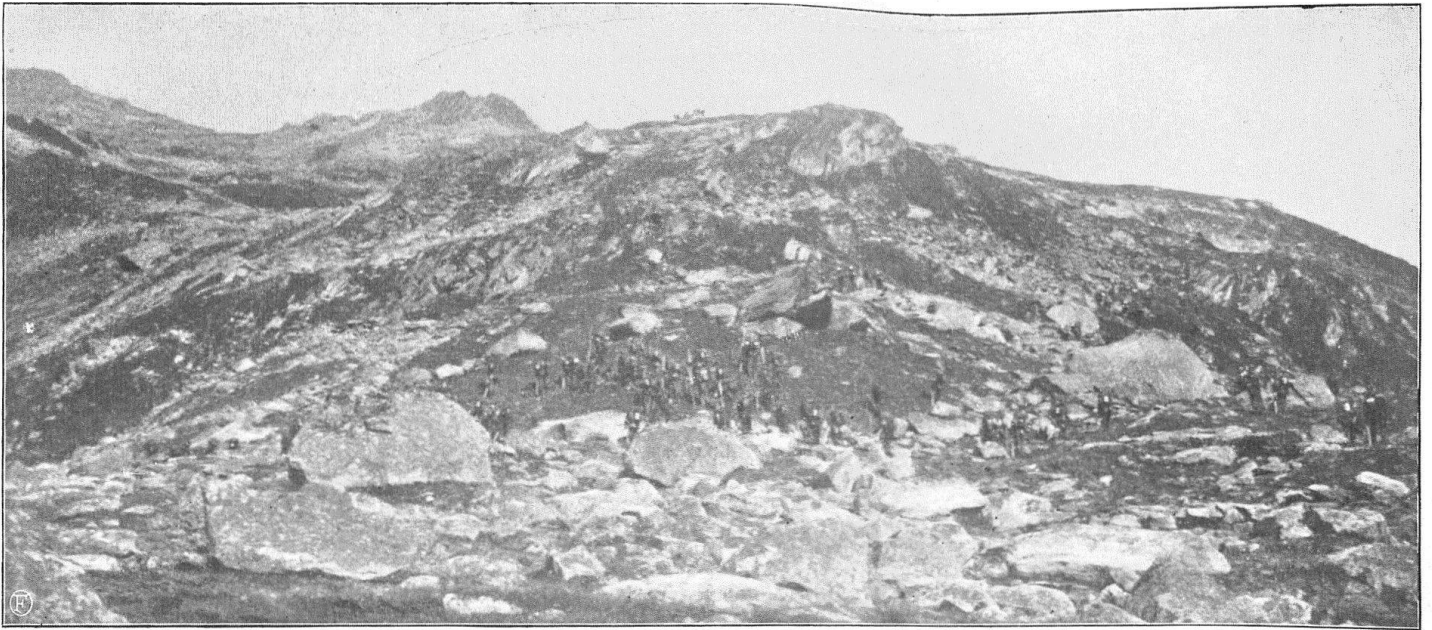


Phot. Jules Corbaz, à Lausanne.

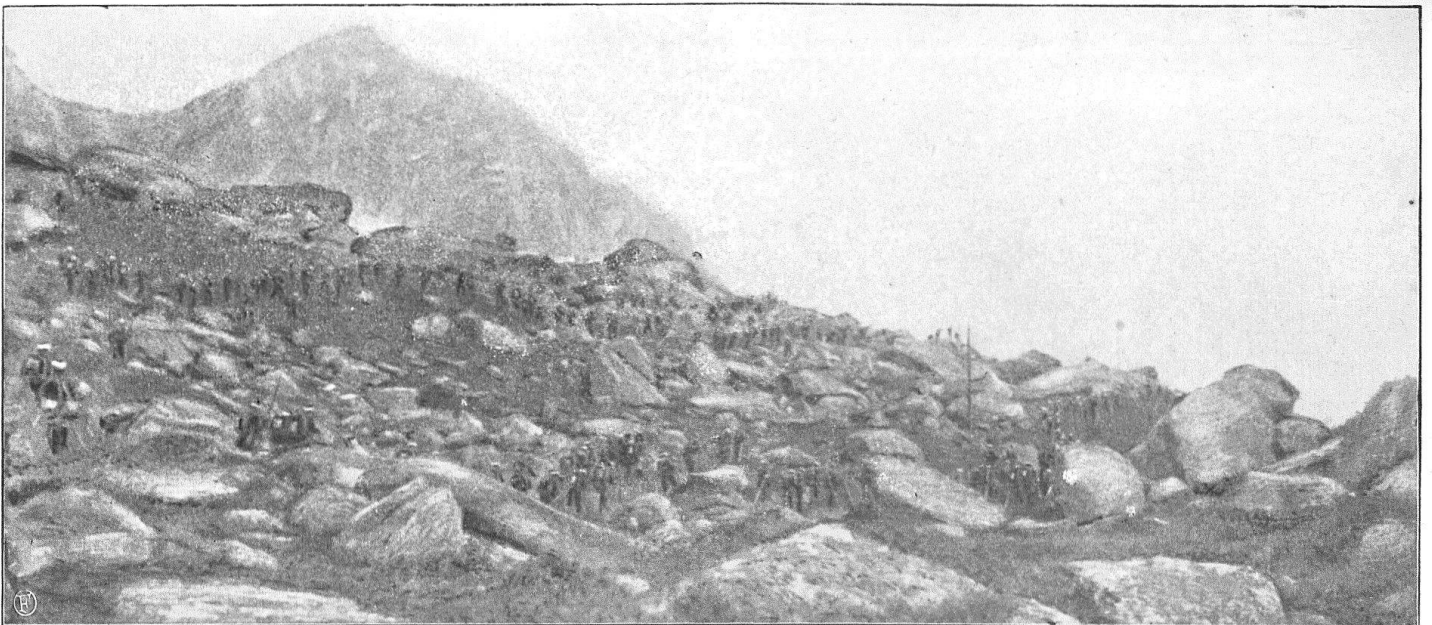
Une mitrailleuse sur l'Ochsen Alp.

Cliché Corbaz & Cie.





1. Compagnie du 47 se retirant du Steck.



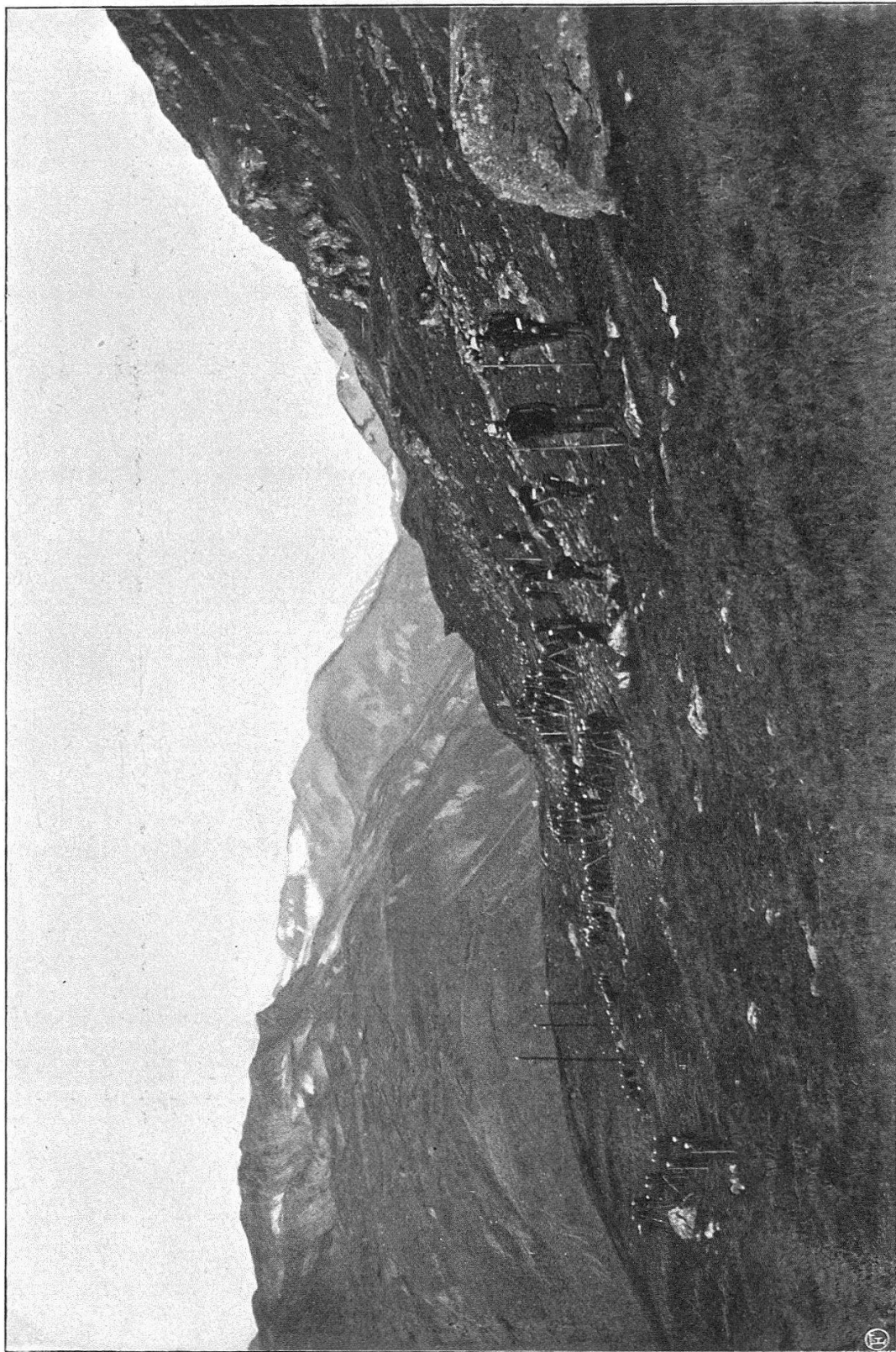
2. Le bataillon 89 sur la Rainbord Alp.



Phot. JULES CORBAZ, à Lausanne.

Le bataillon 87 à l'attaque de l'Ochsen Alp.

Cliché CORBAZ & Cie.

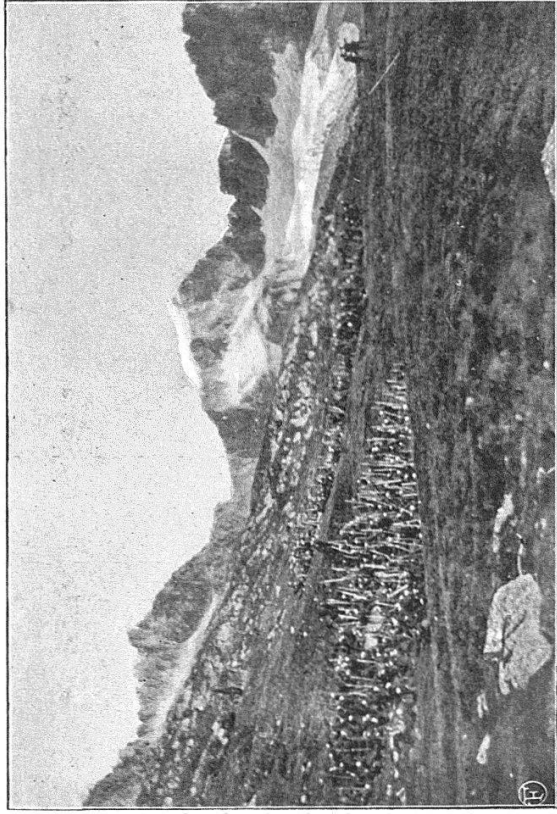


Phot. JULES CORBAZ, à Lausanne.

Cliché CORBAZ & Cie.

Le bataillon 88 en marche pour Rossmettlen sur le plateau oriental de l'Ochsen Alp.

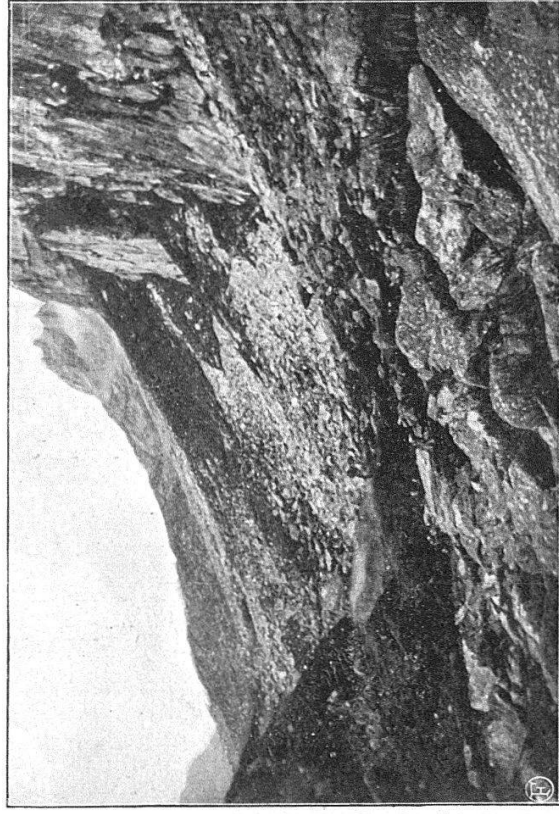




1. Le bataillon 87 aux avant-postes à la Furka.

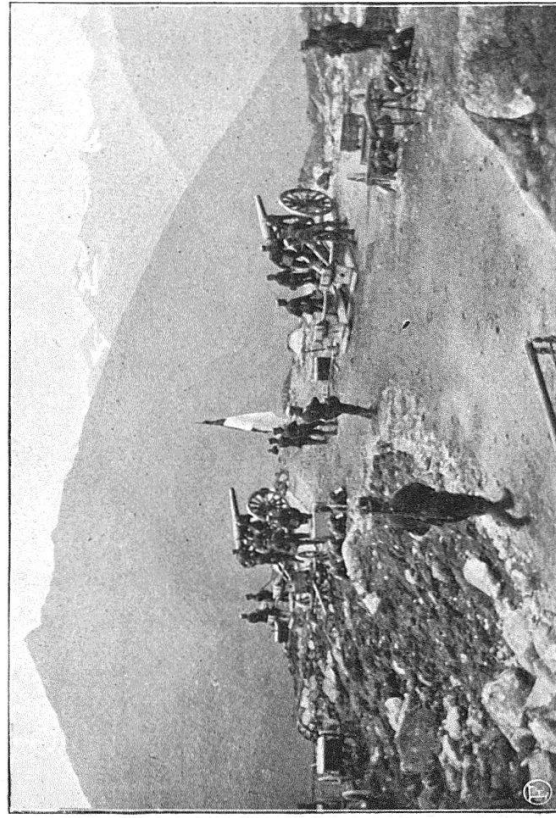


2. Patrouille de combat au pied du Tiefengletscher.



Phot. capit. DE BLOUAY.

3. Lac et défilé devant la position de Rossmettlen.



Clichés GORBAZ & Cie.

4. Les canons de 12 à Rossmettlen.

le 6 au soir, le premier au col de la Furka, où, suivant la situation générale, il forma les avant-postes de la division Ouest, le second à Tiefengletsch, à six kilomètres en aval du col, au pied de l'Ochsen Alp.

Les bataillons 88 et 89 furent mobilisés à Sion et à Brigue. De ce dernier endroit ils se rendirent en trois étapes à Gletsch.

L'artillerie de montagne les y rejoignit, après avoir, depuis Dissentis, passé l'Oberalp et la Furka.

Quant aux troupes de forteresse, elles avaient sur les autres l'avantage d'un court entraînement. Leur cours de répétition avait commencé à Andermatt, le 23 août pour les unes, le 28 pour les autres.

Les marches de concentration s'exécutèrent en bon ordre. Aucun trainard. Nous avons vu passer à Andermatt le bataillon 87, et arriver à Tiefengletsch le 47 venant de Göschenen (20 km. et 1000 m. de différence de niveau), nous avons vu également les 88 et 89 arriver au col de la Furka après la montée de Gletsch, le 7 septembre. Partout nous avons constaté le même ordre et la même régularité de l'allure.

Plus récemment, au col du Saint-Bernardin, nous avons suivi la marche du 32<sup>e</sup> régiment tessinois. Ici aussi, à part une exception, le 21 septembre, dans une étape de Bellinzone à Cama, faite par une chaleur étouffante le lendemain même de la mobilisation, la discipline de marche a été bien observée.

L'allure nous a paru plus lente cependant. Cela tient sans doute à une moindre habitude du port des fardeaux par certaines compagnies tessinoises ; tel le 94 recruté dans le Mendrisiotto, la compagnie de Bellinzone du 96, celle de Locarno du 95.

Or le paquetage, soit au Saint-Bernardin soit au Gothard, était exceptionnellement lourd. Outre les effets habituels de l'équipement, les hommes portaient la couverture de campement et la tente. Au Gothard, ils portaient en outre trois bûches chacun, la haute montagne ne fournissant pas le bois nécessaire au bivouac. Tout compris, la charge était ainsi d'une quarantaine de kilos. C'est énorme, et l'on comprend que par la chaleur du 21 septembre cette charge sur le dos de gens sortant des aises de la vie civile, hommes de bureau, habitants des villes, etc., ait causé les 80 trainards du 32<sup>e</sup> régiment.

Si, à ces constatations, on ajoute celles qu'ont permis les manœuvres du III<sup>e</sup> corps d'armée, — dont plusieurs bataillons ont fourni de longues et fatigantes étapes, — il sera permis de conclure à de sérieux progrès, réalisés depuis quelques années dans la marche et dans la discipline de marche.

L'ordre serait mieux maintenu encore si, partout, les médecins de bataillon se rendaient exactement compte de leur tâche, s'ils se rappelaient qu'ils ne sont pas des médecins seulement mais des officiers. Il leur appartient de prendre la direction des éclopés. Ils peuvent le faire aisément, étant deux par bataillon. Tandis que le médecin reste avec ce dernier, son adjoint réunit les trainards en une subdivision qui suit à distance, en prend le commandement et, sous sa direction, les éclopés regagnent en bon ordre le cantonnement du soir.

Revenons à nos moutons.

Le 6 septembre au soir, tout le détachement de l'ouest était donc réuni à Gletsch, un bataillon, le 87, tenant le col de la Furka. (V. pl. XXVII, fig. 1.)<sup>1</sup>

Le détachement de l'est qui, d'après les ordres, aurait dû être réuni ce même soir sur l'Ochsen Alp, sa position du lendemain, formait également deux groupes. Le bataillon 47 resta à Tiefengletsch. Il y était arrivé un peu avant 7 heures. A ce moment, il commença la distribution des tentes, des bâtons de montagne, d'une ration de vivres, et quand cette opération fut terminée, la nuit était trop proche pour permettre, avant qu'elle fût close, une ascension de 400 mètres et l'établissement du bivouac.

Nous avons pu remarquer là ce que nous avons remarqué souvent dans les troupes du I<sup>er</sup> corps d'armée: de la lenteur dans les détails du service intérieur. La faute en est partiellement aux sous-officiers, qui ne sont pas encore parvenus à dominer suffisamment le soldat; ils ne le commandent pas assez, ce qui rend l'obéissance de leurs sous-ordres moins immédiate. La question des sous-officiers n'est pas encore résolue dans nos milices.

\* \* \*

Le contact entre les deux détachements ne devait être pris que le lendemain, même assez tard dans la matinée. Les or-

<sup>1</sup> Nous devons à l'obligeance de M. le capitaine R. de Blonay, les quatre clichés de la planche XXVII.



dres suivants furent transmis aux deux chefs par leurs divisionnaires supposés :

*Au chef du détachement Ouest.*

De l'infanterie et de l'artillerie ennemies se rassemblent au-dessus de la route de la Furka sur l'Ochsen Alp. Elles paraissent se disposer à la résistance.

Le gros de notre division reste de ce côté-ci de la Furka ; la Grimsel est occupée par nos troupes.

Vous recevez l'ordre d'attaquer l'ennemi demain matin et de poursuivre votre marche par les terrasses qui dominent la route, dans la direction du Bätzberg.

Obergestelen, le 6 septembre, 5 h. soir.

*Au chef du détachement Est.*

On signale la marche, venant du Valais, d'une troupe ennemie évaluée à l'effectif d'une division.

Les forts Bühl et Bätzberg sont occupés et armés ; la position de Rossmettlen sera occupée aujourd'hui par l'artillerie de position.

Vous recevez l'ordre de vous préparer à résister énergiquement sur l'Ochsen Alp. Vous ne pouvez compter sur des renforts immédiats.

Andermatt, le 6 septembre, 5 h. soir.

Une prescription de manœuvres interdit aux belligérants de laisser leurs patrouilles franchir le Tiefenbach avant 11  $\frac{1}{2}$  h. du matin. Il fallait en effet accorder au gros du détachement Ouest, à Gletsch, le temps de serrer sur son avant-garde au col de la Furka. Pendant qu'il s'y applique, jetons un coup d'œil sur le terrain. Nous nous aiderons, dans notre description, des planches phototypiques qui accompagnent le présent article.

Si l'on remonte la Reuss de la Furka depuis Andermatt jusqu'au col, on constate que la disposition générale du sol au nord de la route est continuellement la même sur tout ce parcours de vingt kilomètres environ. D'abord, dominant immédiatement la route, qui jusqu'à Réalp tient le fond de la vallée, puis de là suit à flanc de coteau, une pente abrupte de pâturages semés de gros blocs de pierre ; au-dessus de la pente, un replat plus ou moins accidenté, variant de 200 à 400 mètres de largeur ; enfin des parois de rochers ici et là interrompues par quelque glacier tombant des plus hauts sommets.

Les torrents affluents de la Reuss, coulant perpendiculairement à son cours, au fond de ravins profondément encaissés, coupent ce long pâturage en quatre sections, quatre terrasses successives d'inégales longueurs. C'est d'abord, depuis Andermatt jusqu'au Richterenthbach, le Bätzberg, dont l'éperon

avancé au-dessus du Richterenbach a nom Rossmettlen. Longueur 3  $\frac{1}{2}$  km.

Entre le Richterenbach et le Lochbach, de beaucoup le plus important des torrents qui, sur la rive gauche, alimentent la Reuss de la Furka, la Rainbordalp, 4 km. Elle est sur tout son parcours sous le feu d'une artillerie qui aurait pris position à Rossmettlen.

Du Lochbach au Tiefenbach, l'Ochsen Alp, 3 km., et du Tiefenbach au Siedelnbach, la Stelli alp, 2 km.

De même que le Rossmettlen tient sous son feu la Rainbordalp, de même l'Ochsen Alp tient sous son feu la Stelli alp.

Le régiment Brügger avait pour mission d'avancer dans la direction du Bätzberg par la succession des terrasses. Mais dès les premiers pas, il allait se heurter au détachement Oegger occupant l'Ochsenalp.

Cette alpe est une véritable montagne, de 2600 m. d'altitude, dominant de 750 m. le lit de la Reuss et de 600 m. la route de la Furka. Son front, face au col, est protégé par la profonde coupure du Tiefenbach qui descend du Tiefengletscher. Sur la droite, au pied du glacier, le ravin se transforme en une dépression plus large du sol, que le sommet de l'alpe, le Gspenderboden, domine encore d'une centaine de mètres. Du côté opposé à cette dépression, une sorte de pic rocheux : l'Alpetlistock.

Notre planche XXIII, quoique ne faisant pas ressortir la coupure du Tiefenbach, permet de se faire une idée de la disposition du terrain. La ligne de tirailleurs que l'on voit à gauche domine le ravin du Tiefenbach à l'endroit où, contournant la droite de l'alpe, il aboutit à la dépression du sol. Le Gspenderboden n'est pas reproduit, il est à droite, au-dessus des mitrailleurs, son point culminant étant à peu près à la hauteur de l'Alpetlistock. Ce dernier est cette arête rocheuse derrière laquelle disparaît le Tiefengletscher, lequel reparaît à droite, au pied du Winterstock. La dent acérée qui se dresse derrière l'Alpetlistock, de l'autre côté du Tiefengletscher, est le Gletschhorn.

Pour l'occupation de l'Ochsen Alp, le lieutenant-colonel Oegger, profitant extrêmement bien du terrain, avait prévu une disposition éventuelle sur trois lignes.

Quelques troupes d'infanterie, de la valeur d'une compagnie occupèrent un éperon avancé, le Steck, dominant immédiate-

ment de 150 m. environ le ravin du Tiefenbach, au-dessus d'une rampe de 40 % d'inclinaison moyenne. La ligne principale s'étendait 100 à 120 m. plus haut, au pied du Gspenderboden. Inclinaison moyenne de la pente de la première à la seconde ligne : 20 %. Champ de tir : 600 m., interrompu, il est vrai, ici et là, par quelques angles morts. La troisième ligne était le Gspenderboden lui-même, d'où l'on pouvait prendre sous un tir, à la vérité un peu plongeant, l'ennemi qui, depuis le Tiefengletscher, prétendrait pénétrer dans la ligne principale par la droite.

Pour plus de clarté, que le lecteur examine la planche XXIV, fig. 1. Elle complète la planche XXIII.

Au premier plan, la compagnie du Steck se replie sur la ligne principale. Derrière celle-ci, on voit le mamelon où s'est tenu pendant le combat le chef du détachement. La troisième ligne occupe l'arête rocheuse, au-dessus à gauche.

Au début, outre la compagnie du Steck qui devait se replier en fait assez tôt, la ligne principale fut occupée par deux compagnies et deux mitrailleuses. La quatrième compagnie du 47, huit mitrailleuses, les signaleurs et les sapeurs furent gardés en réserve.

A l'extrême gauche de la position, soit au bord de l'alpe, sur un petit plateau au-dessus de la route, une batterie de quatre pièces de 8 cm. reliée avec le commandant du détachement par une ligne téléphonique.

Les sapeurs, la veille au petit jour, avaient préparé la ligne de retraite. Ils avaient, entre autres, construit quatre ponts sur le Lochbach et aplani les voies d'accès.

L'infanterie et les mitrailleurs avaient creusé des fossés de tirailleurs et construit des enrochements pour dissimuler les mitrailleuses. Notre planche XXIII reproduit un de ces enrochements. Il faut, du reste, de fort peu de chose pour rendre une mitrailleuse invisible, même à des distances rapprochées. Un pli de terrain, un bloc de pierre, un simple buisson suffisent pour masquer complètement l'arme et ses deux servants. Le tir des mitrailleuses est le vrai tir de surprise, à la fois mystérieux et violent. Une compagnie de dix mitrailleuses, bien servies par de bons tireurs et des hommes à la fois mobiles et accoutumés à se faufiler entre les obstacles du terrain de la montagne, est une arme puissante et capable de grands effets.

Nous devons un juste tribut d'éloges à la 1<sup>re</sup> compagnie de

mitrailleuses. Ses hommes nous ont paru très au courant de leur service, disciplinés, mobiles, courageux et résistants. Ils marchent dans un très bon ordre, comme du reste toutes les troupes de forteresse que nous avons vues, se déploient rapidement et se rient des difficultés du terrain. C'est un spectacle réconfortant de les voir, et qui ouvre les yeux sur certaines réformes à introduire dans nos troupes d'infanterie. Nous y reviendrons.

Notre description du terrain et de l'occupation de l'Ochsen Alp laisse prévoir les difficultés très grandes auxquelles allait se heurter le régiment Brugger. En parcourant la position, on ne pouvait s'empêcher de songer à certaines maximes de Napoléon sur la guerre de montagne :

« Dans les montagnes on trouve partout un grand nombre de positions extrêmement fortes par elles-mêmes, qu'il faut bien se garder d'attaquer. Le génie de cette guerre consiste à occuper des camps, ou sur les flancs ou sur les derrières de ceux de l'ennemi, qui ne lui laissent que l'alternative ou d'évacuer ses positions sans combattre, pour en prendre d'autres plus en arrière, ou d'en sortir pour vous attaquer. Dans la guerre de montagnes, celui qui attaque a du désavantage ; même dans la guerre offensive, l'art consiste à n'avoir que des combats défensifs et à obliger l'ennemi à attaquer. »

Ailleurs, au sujet de la campagne de 1644 par le prince de Condé :

« Le prince de Condé a violé un des principes de la guerre de montagnes : « Ne jamais attaquer les troupes qui occupent de bonnes positions dans les montagnes », mais les débusquer en occupant des camps sur leurs flancs ou leurs derrières. S'il eût pris une position dominante, le val de Saint-Pierre, Mercy eût été dès lors obligé de prendre l'offensive, ce qu'il ne pouvait faire avec une armée inférieure ; d'ailleurs cela rentrait dans les principes de la guerre de montagnes.

» L'armée française a réussi le premier jour, par des efforts inouïs de courage, à forcer la première position, mais elle a échoué le surlendemain, parce que dans les montagnes, après une position perdue, on en trouve une tout aussi forte pour arrêter l'ennemi. »

Ailleurs encore, au sujet des mouvements de Lecourbe au Splügen et au Saint-Gothard :

« Les frontières qui couvrent les empires se composent de

plaines, de pays de mamelons, de pays de montagnes. Si une armée veut les franchir et qu'elle soit supérieure en cavalerie, elle fera bien de prendre sa ligne d'opérations au travers des plaines ; si elle est inférieure dans cette arme, elle préférera les pays de mamelons ; mais pour les pays de montagnes, elle se contentera de les observer pendant qu'elle les tournera.

» En effet, une ligne d'opérations ne doit point passer par un pays de montagnes : 1<sup>o</sup> parce qu'on ne peut pas y vivre ; 2<sup>o</sup> parce qu'on y trouve à tous les pas des défilés qu'il faudrait occuper par des forteresses ; 3<sup>o</sup> parce que la marche y est difficile et lente ; 4<sup>o</sup> parce que des colonnes de braves peuvent être arrêtées par des paysans déguenillés sortant de la charue, être vaincues et défaites ; 5<sup>o</sup> parce que le génie de la guerre de montagnes est de ne jamais attaquer ; lors même qu'on veut conquérir, on doit s'ouvrir le chemin par des manœuvres de position, qui ne laissent d'autre alternative au corps chargé de la défensive que d'attaquer lui-même ou de reculer ; 6<sup>o</sup> enfin, parce qu'une ligne d'opérations doit servir à la retraite ; et comment songer à se retirer par des gorges, des défilés, des précipices ?

» Il est arrivé que de grandes armées, lorsqu'elles ne peuvent pas faire autrement, ont traversé des pays de montagnes pour arriver dans de beaux pays et dans de belles plaines. C'est ainsi qu'il faut nécessairement traverser les Alpes pour arriver en Italie. Mais faire des efforts surnaturels pour traverser des montagnes inaccessibles et se trouver au milieu de précipices, de défilés, de rochers, sans autre perspective que d'avoir, pendant longtemps, les mêmes obstacles à surmonter, les mêmes fatigues à essuyer ; être inquiet à chaque nouvelle marche de savoir sur ses derrières tant de mauvais pas ; être tous les jours plus en danger de mourir de faim, et cela lorsqu'on peut faire autrement, c'est se plaire dans les difficultés et lutter contre des géants ; c'est agir sans bon sens, et, dès lors, contre l'esprit de l'art de la guerre. Votre ennemi a de grandes villes, de belles provinces, des capitales à protéger, marchez-y par des plaines. L'art de la guerre est un art simple et tout d'exécution ; il n'y a rien de vague, tout y est bon sens, rien n'y est idéologie. »

\* \* \*

Depuis l'Ochsen Alp, non seulement on commande la Stelli



Alp, mais au delà du Tiefenbach, la vue porte jusqu'au col de la Furka et aux contreforts qui le dominant immédiatement. L'assaillant ne peut pas mettre un homme en ligne sans être aperçu à la distance de 5 km. par le défenseur.

A 9  $\frac{1}{2}$  h. le lieutenant-colonel Brugger avait tout son monde sur le col. La troupe reçut les bâtons de montagne, et le commandant, ayant arrêté ses dispositions, orienta son monde.

L'attaque de front, par la Stelli Alp et le Tiefenbach, fut confiée au bataillon 87 et à l'artillerie de montagne. Départ à 11 heures. Le bataillon 88, partant à 10  $\frac{1}{2}$  h., devait gravir les pentes à gauche, franchir le Siedelmbach, limite de la Stelli Alp à l'Ouest, au pied de la moraine du Siedelngletscher, longer au haut de la Stelli Alp la paroi de rochers du Bielenstock pour de là passer sur la pente de l'Alpetlistock et sur la moraine du Tiefengletscher, afin d'arriver dans le flanc droit de la position. Le bataillon 89, réserve de régiment, restait au col jusqu'à nouvel ordre.

Quant à la cavalerie, son rôle devait nécessairement être des plus limités, pour ne pas dire nul. Elle n'avait pour se mouvoir que la largeur de la route, entre la montagne et le ravin. On la vit plus tard, animée d'un zèle audacieux, tenter néanmoins un mouvement à pied contre l'artillerie de la défense; mais accueillie à 500 m. par le feu de magasin violent d'une subdivision d'infanterie, elle ne put que remonter au col. A cela se borna son action. C'était déjà trop. La seule tâche qu'elle pût assumer dans ce terrain si peu fait pour elle, était l'observation de la route. Elle aurait dû s'en tenir là.

Le terrain qu'avait à parcourir le bataillon 88, major Solioz, était extrêmement difficile. A chaque instant des champs de pierres, gros blocs de granit, coupent le pâturage. Il faut sauter de roc en roc, tantôt montant, tantôt redescendant; puis des pierriers, puis de nouveau le pâturage, mais très accidenté et parsemé de pierres roulantes; ici et là, une petite paroi de rochers exigeant pour la franchir une attention plus soutenue. Le mouvement devait donc être lent, nécessairement; mais il le fut plus qu'on n'avait compté. Lorsqu'à 11 h. 25 l'artillerie de la défense ouvrit son feu sur la colonne du bataillon 87 qui débouchait sur la Stelli Alp, la tête de la colonne de droite n'avait pas encore atteint, tant s'en faut, la paroi du Bielenstock. Il fallut ralentir le déploiement du 87.



Cependant l'artillerie de montagne prit position et ouvrit son feu, d'abord sur la batterie de position, à plus de 2500 m., puis sur la ligne avancée de l'infanterie ennemie. Celle-ci ne tarda pas à se replier sur la ligne principale.

Après 1 h. 15 seulement, le mouvement de l'assaillant commença à se dessiner. Le bataillon 88 longeait alors le Bielenstock, tandis que le bataillon 87, en avant de l'arête de la Stelli Alp au-dessus du ravin du Tiefenbach, entretenait un feu de mousqueterie avec l'ennemi à une distance de 1200 à 1300 m. Au centre, dans l'intervalle entre les deux bataillons, le lieutenant-colonel Brugger appela trois compagnies du 89.

Un peu avant 2 heures, la ligne de tirailleurs s'étant quelque peu avancée, l'artillerie de montagne fit un bond, successivement par batterie, et ouvrit son feu contre l'infanterie à 1500 m. Le défenseur fit entrer ses soutiens en ligne, tandis que six Maxims étaient détachés sur la droite pour flanquer le ravin du Tiefenbach.

Le bataillon 88 ne pouvait encore exercer d'influence sur le combat. A 3 h. seulement, sa compagnie de tête atteignit la pente de l'Alpetlistock, un peu au-dessous du sommet et ouvrit le feu à 1400 m.

A la même heure, l'avant-ligne du 87 étant descendue dans le ravin du Tiefenbach, avait bravement traversé le torrent et remonté la rive opposée dans l'angle mort. Elle prit une position de combat légèrement au-dessous du Steck. Notre planche XXV la montre dans cette position. On peut se rendre compte parfaitement de la coupure du Tiefenbach, derrière les tirailleurs. Au delà, on aperçoit la vallée de la Reuss.

Le bataillon 89 suivit le mouvement du 87.

Il restait maintenant au 88 à achever le sien. Déjà, les derniers Maxims entraient en ligne à droite pour le recevoir. Mais il aurait fallu attendre au moins une heure encore. Or, il allait sonner 4 heures ; le détachement Egger devait se retirer jusqu'à Rossmettlen, par un terrain de pâturage d'un parcours difficile, avec deux ravins à passer, et un pierrier. Le directeur de la manœuvre fit sonner la cessation du combat.

\* \* \*

Pendant la nuit du 7 au 8 septembre, le régiment Brugger bivouaqua sur l'Ochsen Alp ; le détachement Egger sur Rossmettlen.

Le lendemain, les ordres d'opérations pour les deux adversaires furent en résumé les suivants : Pour le détachement de l'ouest, continuation de la marche dans la direction du Bätzberg. Le gros de la division reste dans la vallée du Rhône, des forces ennemies se rassemblant dans le Hasli.

Pour le détachement Est, une reprise d'offensive, si possible, des renforts lui étant arrivés, savoir, en infanterie, un bataillon, et, en artillerie, deux canons de 8,4 cm., six mortiers de 12, deux canons de 12, enfin l'artillerie des forts Bühl et Bätzberg.

Le bataillon de renfort fut figuré par deux compagnies effectives du 87 avec deux compagnies de fanions. Deux compagnies de fanions remplacèrent dans le régiment Brugger les troupes passées à l'ennemi, par ordre.

Qu'il nous soit permis de le dire, de par la supposition même aussi bien qu'en raison de la disproportion énorme des forces, l'exercice du 8 septembre fut de la plus audacieuse invraisemblance.

La supposition d'abord. La division ouest est obligée de rester dans la vallée du Rhône par crainte d'une irruption de l'ennemi qui forcerait le col de la Grimsel. Est-il admissible, dans ces conditions-là, d'éloigner encore le régiment Brugger et de courir le risque de le laisser couper ? Même vainqueur à Rossmettlen, que deviendra-t-il, livré à ses faibles forces, dans le massif du Gothard ? Il ne pourra songer à poursuivre seul ses avantages. Rester sur place, avec ses communications interrompues à la Furka, c'est se condamner à mourir de faim. Il ne lui restera d'autre alternative qu'une retraite par le Gothard pour remonter le val Bedretto et rejoindre au delà du Nuffenen sa division restée dans le Valais.

Disproportion des forces ensuite. L'escadron de cavalerie et le groupe d'artillerie de montagne étaient d'un secours nul. Ni l'un ni l'autre ne pouvait entrer en ligne devant la formidable artillerie à longue portée du défenseur. Restaient, seule troupe disponible, les trois bataillons d'infanterie.

Contre ce régiment, l'ennemi dispose de deux bataillons d'infanterie, d'une compagnie de mitrailleurs avec 10 Maxims, d'une compagnie d'observateurs, d'une compagnie de sapeurs et de la forte artillerie énumérée plus haut.

L'assaillant aura-t-il au moins pour lui l'avantage du terrain ? Qu'on en juge.

Le Rossmettlen, — nous l'avons dit déjà, — est un contre-fort avancé du plateau inférieur du Bätzberg. La paroi rocheuse de ce dernier le borne en le dominant au nord, soit à droite par rapport au défenseur. A gauche, le ravin abrupt, au fond duquel, à une profondeur de 400 m., coule la Reuss de la Furka.

Le plateau ne peut donc être tourné ni par la droite, ni par la gauche, et sur son front, qui ne dépasse pas 400 m., un ravin très encaissé sert de lit au Richterenthbach.

Au haut de ce ravin, à une centaine de mètres au-dessous de la crête militaire du Rossmettlen à laquelle conduit une pente de 12 à 15 %, un replat de cent cinquante mètres de largeur est occupé en partie par un petit lac. Entre le lac et le rocher qui a nom le Blackenstafel, un mauvais défilé dans lequel s'entassent les blocs amoncelés. Notre planche XXVII, fig. 3, donne la photographie de ce front de la position, son point le plus faible !

On voit que, pour la conquérir, il faut arriver par surprise ; ou bien, aidé d'une forte artillerie, affaiblir suffisamment la défense pour pouvoir se jeter dans l'angle mort que forme le ravin du Richterenthbach et gravir la pente en enveloppant autant que possible l'aile gauche. Encore ne faut-il pas que le défenseur soit trop fort sur le flanquement que lui offre le Blackenstafel, d'où ses mitrailleuses enfilent admirablement le ravin.

Depuis l'Ochsen Alp, l'espace à parcourir est de six kilomètres. La pente orientale de l'alpe (V. planche XXVI) est d'un parcours facile, mais elle est sous le feu direct des grosses pièces de position et des canons des forts. Pas de difficultés non plus pour le passage du Lochbach. Mais quand on arrive sur la Rainbord Alp, le sol devient plus accidenté (V. planche XXIV, fig. 2) ; de plus en plus, le pâturage cède aux rocailles et aux pierriers, jusqu'à ce que l'on arrive au Richterenthbach. Sur tout ce parcours presque, l'artillerie vous tient sous son feu direct.

Ainsi, de toute manière, la marche imposée au régiment Brugger était de la plus haute invraisemblance. Il ne faut y voir qu'une manœuvre-école. Même en le prenant ainsi, il est probable que l'exercice a dû laisser beaucoup d'idées fausses dans l'esprit des hommes ; à moins qu'ils n'aient pris en pitié leurs chefs qui, de cœur joie, exposent une troupe à un pareil massacre.

\* \* \*

La défense a disposé comme suit :

Sur le front, deux compagnies d'infanterie du 47 et du 87. Les sapeurs ont construit de solides fossés de tirailleurs, terre et rochers habilement entremêlés, masque excellent, car le relief s'en distingue à peine, et non moins excellent abri. Un peu en arrière, trois canons de 8,4 cm., et, plus en arrière encore, dans une dépression du sol qui les dissimule entièrement, trois mortiers de 12. Au sommet de la position, les deux canons de 12 (V. planche XXVII, fig. 4).

Sur la droite, au Blackenstafel, deux compagnies du 47 et les deux compagnies de fanions, plus la compagnie de mitrailleurs. Elles communiquent avec le commandant par le moyen du téléphone de campagne.

Sur la gauche, soit dans la vallée, en avant d'Hospenthal, trois canons de 8,4 et trois mortiers de 12, avec une compagnie du 47 en soutien. Cette aile est également reliée avec le centre par le téléphone.

Le reste des troupes, soit une compagnie du 87, les signaleurs et les sapeurs forment la réserve, derrière le centre.

L'intention du commandement est de laisser l'ennemi s'avancer jusqu'au ravin du Richterenthbach, puis, au moment où il s'apprêtera à le franchir, prononcer une vigoureuse contre-attaque en démasquant les troupes du Blackenstafel et le culbuter dans la vallée.

Le lieutenant-colonel Brugger marche en une seule colonne, avant-garde, bataillon 87, gros, bataillons 89 et 88. Les trois bataillons sont formés en ligne de colonnes, chaque compagnie marchant en colonne par un (V. planches XXIV, fig. 2 et XXVI). L'escadron 11 est dans la vallée. L'artillerie de montagne, dans l'impossibilité d'avancer, reste sur la grande route, entre Tiefengletsch et Realp.

La marche des trois bataillons se fait en bon ordre, bien que l'intervalle entre les compagnies soit un peu faible, pour une marche sous le feu du canon. A 8 h. 45, les deux gros canons du Rossmettlen les aperçoivent sur le plateau oriental de l'Ochsen Alp et ouvrent le feu. Deux heures plus tard, le bataillon d'avant-garde n'étant plus qu'à trois kilomètres de distance sur la Rainbord Alp, les 8 centimètres se joignent aux 12. Peu après, le fort Buhl commence son tir, ainsi que la bat-

terie d'Hospenthal. Il arrive même un malheur à cette dernière. Un peloton de son infanterie de soutien s'était avancé jusqu'au hameau de Zumdorf. Comme il se retirait, il reçoit une bordée de la batterie d'Hospenthal. Il faut croire que la liaison entre les deux armes était superficielle. Pareille aventure n'est malheureusement pas isolée dans nos manœuvres.

Un peu après midi seulement commence le combat d'infanterie. L'avant-garde de l'assaillant approche du ravin du Richterenthbach. Elle s'est déployée à l'abri des blocs qui parsèment le pâturage et a ouvert le feu à 1300 m. environ. Elle avance peu à peu, tandis que le gros serre. Le bataillon 89 vient prolonger sa ligne à droite. Peu avant une heure, les tirailleurs occupent la crête du fossé sur la rive droite et activent leur feu.

A ce moment, les mitrailleuses du Blackenstafel entrent dans la danse. Aussitôt, le lieutenant-colonel Brugger, pour forcer le défilé du lac, lance son troisième bataillon. C'est le signal de la contre-attaque. Les sapeurs et la compagnie de réserve se jettent dans la ligne de feu, dont ils entraînent l'aile droite : le bataillon du Blackenstafel sort de ses abris et se précipite dans le flanc gauche de l'adversaire. Le combat devient général.

A 1 h. 30, le colonel-brigadier Keyser fait cesser les hostilités.

*(A suivre.)* \*

